

MARIE-AUDE MURAIL

3000 FAÇONS

DE DIRE

JE T'AIME

Le livre

Chloé, Bastien et Neville ont eu en cinquième une professeure de français qui aimait seulement les livres qui finissent mal. Un soir, elle les a emmenés pour la première fois au théâtre voir une représentation de *Dom Juan*, de Molière. Cette soirée a changé leur vie. C'est décidé, ils seront comédiens !

Six ans plus tard, leur désir de monter sur scène est intact, et ils se retrouvent au conservatoire d'art dramatique de leur ville. Le professeur le plus réputé, M. Jeanson, les prend tous les trois dans son cours.

Chloé va devoir concilier les cours de théâtre avec le rythme intensif de la classe préparatoire qu'elle vient d'intégrer. Bastien, prêt à tout pour faire rire, pense qu'il suffit de regarder une vidéo de Louis de Funès pour apprendre la tirade d'Harpagon. Le beau et ténébreux Neville a peur de se donner les moyens de son ambition, d'être un autre pour savoir enfin qui il est.

Comment le théâtre va-t-il lier pour toujours la jolie jeune première, le valet de comédie et le héros romantique que Jeanson a su voir en eux ?

Prix SOS Libraires 2014

« Une histoire d'amour à trois, singulière, spontanée et entière, le temps d'une année charnière pour trois grands ados qui se découvrent, s'émancipent et basculent dans le monde des adultes. À noter également, l'omniprésence des textes classiques, en résonance avec les émotions des personnages contemporains. Un régal ! »

Ouest France

L'auteur

Ce roman de Marie-Aude Murail est né de sa rencontre avec un jeune comédien du Conservatoire de Paris. Roman d'apprentissage mais aussi roman d'amour, où le théâtre permet à trois jeunes apprentis comédiens de trouver leurs propres mots et leur propre chemin pour répondre à la question : « Comment dire je t'aime quand on est adolescent ? »

Marie-Aude Murail

Trois mille façons de dire je t'aime

Médium poche

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Pour Françoise et Yves Gagnard

« Monsieur Ashley m'a montré douze façons différentes de dire je vous aime à la potiche de mon salon. Méfiez-vous. C'est un grand acteur. »

Miss Charity

1

*Vous êtes amoureux,
empruntez à Cupidon ses ailes.*

Nous étions trois collégiens de cinquième et nous venions d'horizons si différents que rien ne nous destinait à nous dire un jour je t'aime.

Chloé avait pour parents monsieur et madame Lacouture, respectivement directeur de l'école Charles-Péguy et professeure d'allemand.

Bastien était le fils des Vion, qui tenaient un petit commerce. Comme les clients l'appelaient « le fils de l'épicerie », Bastien mit du temps à comprendre à quoi servaient les parents. Dans son cas, la réponse était : à rien.

Neville se serait appelé Steevy si la voisine de palier ne s'était emparée du prénom pour son propre fils. Magali Fersen, mère célibataire, se rabattit sur Neville, un prénom qu'elle avait entendu dans une

série de la BBC pendant sa grossesse. Elle ne s'était pas avisée que le héros britannique était silencieux et tourmenté. Dès le berceau, Neville décida de lui ressembler.

Nous nous appelions donc Chloé Lacouture, Bastien Vion et Neville Fersen. Cette année-là, notre professeure de français était la célèbre madame Plantié, considérée comme folle par ses élèves et comme très compétente par les parents. Cette femme énergique et souriante était atteinte d'une allergie curieuse, elle ne supportait pas les romans qui finissent bien, qu'elle pensait écrits pour les imbéciles et les Américains. Tandis que nous autres, qui avions douze ou treize ans, des boutons d'acné, des règles douloureuses et des parents chiants, nous nous enfoncions dans la dépression de l'hiver, madame Plantié s'épanouissait en nous lisant *La Mort d'Olivier Bécaille*. C'était une histoire abominable où un pauvre type, enterré vivant, essayait de soulever le couvercle de son cercueil. Et un beau jour (beau pour madame Plantié, donc avec un ciel bas et lourd), notre professeure nous apprit que la prochaine séquence pédagogique serait consacrée au théâtre. Nous pouvions craindre le pire, car elle ajouta, avec des étoiles dans les yeux, que le but du théâtre était

de nous faire sentir le tragique de la condition humaine. Elle avait essayé d'avoir des places au théâtre de la ville pour nous emmener voir *Le roi se meurt*. C'était une abominable histoire où un pauvre type, à qui on annonçait : « Tu vas mourir dans une heure vingt-cinq minutes », mourait sur scène après une agonie d'une heure et vingt-cinq minutes. Par chance pour nous, ce spectacle affichait complet, et madame Plantié dut se contenter de *Dom Juan*. Je crois qu'elle se consola en pensant que c'était la seule comédie de Molière qui finissait mal.

Aucun de nous trois n'était jamais allé au théâtre.

Chez les Lacouture, tout se passait à la maison. Papa, maman, Chloé et sa petite sœur Clélia regardaient les DVD de la médiathèque, assis en rang d'oignons sur le canapé du salon, avec la télécommande à portée de main pour sauter les scènes qui font faire des cauchemars. Chez les Vion, on ne connaissait qu'une forme de divertissement : « Y a pas un film marrant à la télé ? » Jusqu'à une révélation l'année de ses sept ans, Bastien avait même cru qu'un *film marrant* s'écrivait en un seul mot. Quant à la mère de Neville, elle n'allait ni au théâtre ni au cinéma, qui auraient exigé d'elle deux choses tout à fait impossibles : se taire et écouter les autres.

Notre petite ville avait la chance de posséder un théâtre à l'italienne, avec des Amours peints au plafond, des fauteuils de velours rouge et des balcons ruisselants de dorures. Madame Plantié avait obtenu de bonnes places au balcon, face à la scène, et, comme elle avait voulu s'épargner la cohue des matinées scolaires, nous étions mêlés ce soir-là au public des adultes. Bastien, qui tenait le rôle du chahuteur, dut s'asseoir à côté de notre professeure. De la salle montait une rumeur de rires, de *bonsoir !*, de piétinements et de battements de portes, qui s'éteignit avec les lumières. Neuf coups de bâton partirent en rafale de la coulisse, suivis de trois autres plus lents, *pan, pan, pan*, et le rideau de scène, pourpre et frangé d'or, se leva en chuintant.

Quand nous avons reparlé de cette soirée six ans plus tard, nous avons tous trois déclaré qu'elle avait décidé du reste de notre vie, que nous avions su, au baisser du rideau, que nous serions acteurs. Pour dire la vérité, nous nous sommes parfois ennuyés durant la représentation.

La magie opéra à retardement. Quand Chloé décrivit à sa petite sœur la salle, les décors, les costumes qui l'avaient émerveillée. Quand Bastien, pour faire marrer ses vieux, imita les grimaces de l'acteur

qui jouait Sganarelle. Quand Neville se rêva la nuit suivante en grand seigneur méchant homme, brisant le cœur des femmes.

Ce moment de théâtre, sang et or, surgissant de nulle part, se planta en nous trois comme un éclat d'obus dans la tête d'un poilu ! Mais nous n'en avons rien su à l'époque parce que nous ne nous parlions pas.

Neville trouvait Chloé mignonne, mais la confondait parfois avec son amie Clémentine, et il se méfiait de Bastien. De son côté, Bastien avait rebaptisé Neville le psychopathe et, comme à une de ses blagues un peu lourdes Chloé lui avait dit «Tu n'es pas drôle», il ne s'en approchait plus. Quant à Chloé, elle restait entre filles. Toutefois, dans le classement des garçons les plus beaux de la classe qu'elle avait fait avec Clémentine, elle avait mis Neville en premier.

L'année suivante, nos routes se sont séparées, Bastien en 4^e A, Chloé en 4^e B, Neville en 4^e C, et l'histoire que vous lisez aurait pu ne jamais exister. Mais madame Plantié, qui n'était plus notre professeure de français, décida de lancer un club de théâtre pour les demi-pensionnaires. Ses anciens élèves, qui parlaient

toujours d'elle en l'appelant la folle, se bousculèrent le jour des inscriptions. Elle nous accepta tous les trois dans des termes qui prouvaient qu'elle nous connaissait bien :

– Le théâtre, ça te sortira de ta coquille, Chloé. Bastien, si tu viens pour mettre le bazar, je ne te garderai pas. Tiens, Neville ? Pour une fois qu'une chose t'intéresse...

Madame Plantié n'avait pas la moindre idée de ce qu'on peut faire dans un club de théâtre. Elle n'avait pas l'air de se douter que jouer la comédie est une chose qui s'apprend. La première séance réunit quinze participants, un effectif suffisant pour constituer une bonne troupe. Quand madame Plantié annonça que l'on donnerait un spectacle en fin d'année, un coup de baguette magique nous transporta tous les trois sur la scène du théâtre à l'italienne au moment du salut final. Mais il y avait auparavant quelques formalités à accomplir, comme de trouver une pièce à jouer. Celle-ci devait fournir un rôle à chaque élève et, bien sûr, finir mal. Pourquoi madame Plantié choisit-elle *Roméo et Juliette* ? Peut-être parce que, si les amoureux les plus célèbres de l'histoire du théâtre avaient vécu de nos jours, ils se seraient rencontrés au collège : *Quinze ans, ô Roméo,*

l'âge de Juliette ! Mais notre professeure n'avait pas prévu l'effet que ferait Shakespeare sur des collégiens. Chez les Montaigu, quand on vous invite à dîner, on ne dit pas : « On vous attend pour vingt heures », mais : *Tel Mercure, mets des plumes à tes talons et viens, rapide comme la pensée, à l'heure où Phébé contemple son visage d'argent dans le miroir des eaux.* Ce qui embrouille un peu.

Comme ses acteurs s'emmêlaient dans les personnages, madame Plantié eut l'idée de faire porter un tee-shirt rouge aux Capulet et un tee-shirt bleu à leurs ennemis, les Montaigu. Grâce aux exclamations de la prof : « Ici, les bleus ! Mais bougez-vous, les rouges ! », les répétitions théâtrales se transformèrent peu à peu en entraînement de foot. Par ailleurs et par dévouement, madame Plantié avait accepté dans son club deux casse-pieds professionnels, les duettistes Kamel et Erdogan, ce qui donnait lieu à des échanges du style :

- Madame, y a Kamel qui me parle mal !
- Zyva, la Capulette, ferme ta mère !
- D'où t'as vu que j'étais un Capulet, bâtard ? Je suis un Montaigu.
- Mais t'es con ou quoi ? T'es un rouge !
- Hein, madame, les rouges, c'est les Montaigu ?

Madame Plantié dut aussi faire face aux ego des comédiens, dont tout le monde sait qu'ils sont démesurés.

– Pour le rôle de Juliette, dit-elle innocemment, j'ai pensé à Chloé.

– Pourquoi pas moi ? se récria Ludivine.

Il était délicat de lui répondre : parce que tu es moche.

– Je ne tiens pas à jouer Juliette, dit aussitôt Chloé de ce ton pincé qu'on prenait chez les Lacouture quand on avait envie de sortir le vitriol ou le couteau de boucher.

Madame Plantié eut un soupir en se sentant si peu soutenue. Chloé ÉTAIT Juliette, avec son petit visage fin et racé d'Audrey Tautou ou de Marion Cotillard enfant. Mais Ludivine avait une grande gueule et elle refuserait tous les autres rôles et elle pourrirait l'ambiance.

– Veux-tu faire la mère de Juliette, Chloé ? proposa madame Plantié, navré du gâchis.

– Ça m'est égal, répondit Chloé, vierge et martyr.

Au moment d'attribuer le rôle de Roméo, madame Plantié suggéra sur un ton moins assuré que la première fois :

– J'avais pensé... hum... à Neville.

– Très bien, approuvèrent Kamel et Erdogan, qui espéraient ne faire que de la figuration muette.

Neville ÉTAIT Roméo. Comment le situer ? Quelque part entre George Clooney et Colin Firth. À treize ans.

Bastien n'avait pas trouvé d'emploi et il restait un rôle dont personne ne voulait, celui de la nourrice de Juliette.

– Eh mais, c'est bon, madame ! Je la fais, moi, la nourrice, dit Bastien. Avec une perruque à ma mère et des pamplemousses dans un soutif.

– Wah, la chouma ! s'esclaffa Kamel.

– Ah non, ça suffit, le rembarra madame Plantié. Pendant l'heure de théâtre, tu fais un effort pour parler normalement.

– Ah wesh, votre Shakespeare, là, madame, il parle grave normal, ironisa Erdogan.

Les choses sérieuses commencèrent lorsque notre professeure donna à chacun une photocopie de son rôle. Le seul à ne pas pousser des cris d'effroi fut Bastien, qui prit aussitôt l'engagement moral avec lui-même de ne pas en apprendre un mot. Il savait qu'il lui suffirait de dire n'importe quoi en faisant tressauter ses pamplemousses pour que tout le monde soit plié de rire.

– Mais madame, rugit Kamel, JAMAIS je vais me mettre tout ça dans la tête ou elle va s'éclater !

Madame Plantié lui promit qu'il n'aurait rien à apprendre puisqu'il serait chargé de résumer l'action aux spectateurs entre deux scènes jouées.

– Tu liras ton papier.

– Mais madame, répliqua-t-il, tout aussi indigné, JE SAIS PAS LIRE !

Du côté de Ludivine, le mécontentement couvait depuis que Kamel et Erdogan lui avaient fait observer que Juliette était une chaude qui couchait à quatorze ans.

– Madame, ça va pas être possible que je fais Juliette. Même Shakespeare, il la traite.

– Comment ça ? Qu'est-ce que tu racontes ?

– Mais si, madame, il lui dit « pute toi-même ».

Elle tendit sa photocopie : *Dieu veuille que tu n'imputes toi-même ma promptitude à la légèreté de mes sentiments*. Madame Plantié eut beau rétablir l'innocence du verbe imputer, Ludivine prit un air vexé qu'elle garda jusqu'au jour de la représentation. Chloé sut très vite les répliques de lady Capulet, qu'elle récitait en articulant convenablement. Elle ennuyait tout le monde, y compris madame Plantié, qui l'interrompait par un compliment :

– C’est parfait, tu sais ton rôle.

Chloé rongait son frein. Elle sentait que, une fois sur scène, déguisée et maquillée, il lui arriverait quelque chose. Une métamorphose. Quant à Neville... ah, Neville ! Chaque mot, chaque phrase de Roméo, il les ressentait. Il s’identifiait à lui comme il s’était identifié, corps et âme, à Dom Juan. Le problème, c’est qu’il était inaudible.

– Ne parle pas dans ta barbe, Neville, le houspilaient madame Plantié. Lance ta voix vers le public, fais-toi entendre !

La première apparition de Bastien en nourrice, la perruque de travers et les seins roulant sous son corsage, fut un triomphe, qu’il prolongea en s’inspirant de sa mère pour les dialogues :

– Ah, là, là, j’ai un de ces maux de dos, mademoiselle Juliette ! Je vas z’attraper la mort à galoper après votre Roméo. Vivement ce soir qu’on se couche !

La date de la représentation fut fixée à un samedi du mois de juin. Madame Plantié obtint le prêt de la salle Talma, au conservatoire d’art dramatique. Ce n’étaient pas les dorures du théâtre à l’italienne, mais il y avait une vraie scène, des coulisses et des loges !

Chloé fit faire par sa grand-mère une robe longue

avec dentelles et volants. Elle était trois fois plus jolie que Ludivine, boudinée dans une robe de location. Neville, qui avait oublié de dire à sa mère qu'il faisait du théâtre, décida en accord avec madame Plantié de jouer Roméo en tee-shirt et jean noirs. Il n'aurait même pas besoin d'être maquillé, ayant le teint mat et des cils tellement fournis qu'on les aurait crus épaissis au mascara.

Il y eut une dernière répétition le samedi après-midi dans la salle du conservatoire. Un professeur d'escrime vint régler les derniers détails des combats à l'épée (en plastique). Erdogan, qui servait de régisseur, vérifia dix fois que la fiole de poison, décorée d'une tête de mort par sa petite sœur, était bien dans la soutane de frère Laurence. Chacun à tour de rôle s'affola :

– Oh, madame, je vais avoir un trou !

Ou bien :

– On ne va pas se moquer de moi, madame ?

Chloé sentait monter en elle une chaleur inconnue qui lui mettait le feu aux joues.

– Tu n'as pas de fièvre au moins ? s'inquiéta madame Plantié.

Neville prenait des poses romantiques dans l'attente de sa mort prochaine tandis que Bastien, les

pamplémousses descendus sur l'estomac, donnait une version différente de la pièce, où Juliette se retrouvait enceinte à quinze ans au grand mécontentement de sa mère.

Les premiers spectateurs arrivèrent dès 19 heures. C'étaient les parents des jeunes acteurs, qui voulaient être bien placés. Madame Lacouture avait l'appareil photo et monsieur Lacouture la caméra. La petite Clélia, les yeux bordés de larmes, se demandait à quel jeu de cache-cache se livrait sa grande sœur derrière cet effrayant rideau rouge. À 19 h 30, la salle était comble, les collégiens étant venus en nombre avec leur famille et leurs enseignants.

— Les rouges, vous êtes prêts ? chuchota fébrilement madame Plantié. Les bleus, qu'est-ce que vous avez fait de vos épées ? Attention, ça va commencer...

Avec le « brigadier », Erdogan tapa les neuf coups sur le plancher puis égrena les trois derniers, *pan, pan, pan !* Et les bleus entrèrent en scène.

SAMSON : Grégoire, sur ma parole, si nous croisons un chien de la maison de Montaigu, je sors mon couteau.

GRÉGOIRE : Prends garde qu'on ne te coupe le cou... tôt ou tard !

La représentation connut quelques incidents. Ludivine eut tellement de trous de mémoire que madame Plantié, lui soufflant son rôle depuis la coulisse, aurait mieux fait de venir jouer à sa place. Neville sentit couler dans ses veines le feu de la passion puis la glace du poison, mais les spectateurs n'entendirent pas le quart de ce qu'il disait. Erdogan, dans le rôle du moine, eut une fâcheuse tendance à jurer sur la tête du Coran. Les pamplemousses, dans un sursaut d'indignation de la nourrice, roulèrent sur la scène. Les bleus et les rouges trahirent leur camp sans s'en rendre compte, et Kamel prouva que, effectivement, il ne savait pas lire. Au total, les spectateurs rirent beaucoup et applaudirent encore plus.

À la fin de la représentation, les Lacouture accoururent dans les coulisses et se précipitèrent sur leur fille, autant pour la mettre en sûreté dans leurs bras que pour la féliciter.

– Tu étais la seule à savoir ton rôle ! s'écria sa mère sans s'inquiéter d'être entendue par les autres acteurs.

– J'ai tout filmé, ajouta son père avant de rectifier : à chaque fois que tu apparaissais.

– Tu es trop belle dans ta robe, murmura la petite Clélia, encore intimidée. L'autre fille, elle était moche.

Du même auteur à l'école des loisirs

Collection MÉDIUM

Ma vie a changé

Amour, vampire et loup-garou

Tòm Lorient

L'expérienceur (avec Lorris Murail)

Oh, boy ! (également disponible au format epub)

Maîté coiffure

Simple (également disponible au format epub)

La fille du docteur Baudoin

Papa et maman sont dans un bateau

Le tueur à la cravate

Miss Charity (illustré par Philippe Dumas)

De grandes espérances, de Charles Dickens

(adapté par Marie-Aude Murail et illustré par Philippe Dumas)

Collection BELLES VIES

Charles Dickens

La série des *Nils Hazard*

Dinky rouge sang

L'assassin est au collège

La dame qui tue

Tête à rap

Scénario catastrophe

Qui veut la peau de Maori Cannell ?

Rendez-vous avec Monsieur X

© 2013, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2015, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2013

ISBN 978-2-211-22565-6

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr